Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 20

Artikel: Lo juï et lo chrétien
Autor: Thou, E.-C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200135

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

41me ANNÉE. — N° 20. FONDÉ EN 1861 PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 16 mai 1903.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse**: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames**: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sous le feu des forts.

A Lavey-les-Bains. Sous les ombrages du jardin, les baigneurs qui ne peuvent s'accorder des promenades en calèche, fument, lisent les journaux ou font les cent pas entre le Rhône et le pied des rochers sur lesquels la Confédération a cru devoir bâtir des forts. Autour d'une table couverte d'ouvrages féminins, quelques dames, jeunes et vieilles, devisent avec un bon accent vaudois.

— Avez-vous été énervée comme moi par la canonnade d'hier? demande l'une d'elles.

— Je n'ai fermé l'œil de toute la nuit, gémit une autre. Il me semblait que la fenêtre de ma chambre tremblait perpétuellement. Vous savez qu'elle donne sur la montagne. Je ne comprends pas qu'elle n'ait pas volé en éclats hier après-midi.

— Moi, déclare une troisième, j'ai les oreilles pleines encore de ces horribles détonations. Si cela continue, j'irai me plaindre à M. le directeur Pasche.

— A quoi cela vous avancera-t-il? M. Pasche ne peut rien en ceci. Comme ses hôtes, il est contraint de subir le bruyant voisinage de Savatan et de faire le poing dans sa poche. Hier, à son bureau, il avait autour de lui cinq ou six dames qui se plaignaient avec vivacité du tintamarre de là-haut, les unes parce qu'elles ont les nerfs délicats, comme nous; les autres parce que leurs jeunes enfants ont une crise de larmes à chaque salve : « Nous vous en supplions, M. Pasche, faites taire ces canons ». — Pour toute réponse, M. Pasche levait les bras au ciel. — « Mais promettez-nous au moins que vous tenterez une démarche! » — Même silence et même geste du directeur. — « Il vous faut choisir entre nous et les canons, M. Pasche! » — Et le directeur de sortir alors de son mutisme et de déclarer sans rire et sur le ton de la plus exquise courtoisie qu'il demanderait sur le champ aux artilleurs de vouloir bien s'éloigner de vingt à trente lieues de Lavey, eux, leurs canons, leurs forts et toute la montagne de Savatan et de Dailly, s'ils tenaient à l'emporter. Ce qu'il y a de mieux, c'est que ces bécasses ont pris cela pour bon argent. »

— Vous reconnaîtrez pourtant, madame, que nous ne pourrions supporter indéfiniment ces tirs, ces formidables grondements qui éclatent à l'improviste...

— Les grondements formidables!... Peuh! vous me faites rire avec vos grands mots!, interrompt une dame aux bandeaux déjà grisonnants... Sans doute que ces messieurs des forts seraient bien gentils s'ils renvoyaient leurs exercices après la saison; mais, entre parenthèse, le son du canon n'a jamais agi défavorablement que sur les nerfs des femmelettes. Pour mon compte, j'adore entendre de temps en temps cette rude musique, cela secoue la torpeur où nous plonge notre désœuvrement forcé... Croyez-m'en, mesdames, ne médisons pas trop du fracas des tirs... Ah! s'il n'y avait que cela à reprocher à la Confédération!

Toutes : « Qu'y a-t-il encore? »

— Mon Dieu, mesdames, je ne sais si j'ose le dire devant des personnes aussi impressionnables...

— Si, si, vous pouvez tout dire.

— Au fait, pourquoi pas? Les journaux ne viennent-ils pas de raconter tout au long les démêlés entre les bains et les forts et le procès qui s'en est suivi .. Eh bien, mesdames, nous sommes menacés de recevoir un jour ou l'autre un obus ou la moitié d'un obus sur la tête...

— Quelle horreur!

— Rassurez-vous, en ne sortant pas de sa chambre ou de la cabine de bains, on ne risque rien du tout. La statistique prouve tout au moins qu'il n'a pas encore plu des obus dans les appartements...

— Il en est donc tombé ailleurs?

— Chut... ne le crions pas par-dessus les toits... Oui, des fragments de bombes sont tombés sur les bains et dans les environs. C'est mon mari qui m'a dit la chose. Il y a deux ans, en mai ou en juin, à notre première cure à Lavey, il avait été frappé, de même qu'un de ses amis, des allures de M. Pasche et de M. le docteur Suchard. Ces messieurs avaient quitté les bains sans mot dire et s'étaient dirigés vers Savatan avec un air fort préoccupé. « Tiens, tiens! se dit mon mari, il se passe quelque chose. Qu'est-ce que cela peut bien être? » Et alors, avec son air d'être indifférent à tout, il a su tirer les vers du nez à des personnes de la maison, et il n'a pas eu de peine à tout savoir.

— Votre mari en remontrerait à un juge d'instruction...

— Il apprit que, le jour même où MM. Pasche et Suchard montaient à Savatan, on avait trouvé dans une allée du jardin, entre les bains et la chapelle, une pièce d'obus grosse comme un écu, en laiton, et qu'on appelle, si je me souviens bien, un écrou. Quelque temps auparavant, d'autres fragments de projectiles étaient tombés en divers endroits: sur une marche d'escalier, sur les arbres qui abritent les malades de l'Hôpital, sur le chantier des forces motrices du Bois-Noir, sur le toit du petit café des Mille-Colonnes, à deux pas des bains, et ailleurs encore. Et voilà pourquoi le directeur et le médecin prenaient tout pensifs le chemin de Savatan.

— Et quel a été le résultat de leurs démarches? Votre mari l'a-t-il aussi appris?

— Il ne serait plus mon mari s'il ignorait ce que fut l'entretien avec l'officier supérieur des fortifications... Ce dernier — était-ce celui qu'on appelait le Gessler des forts ou un autre? je ne sais — reçut les deux civils aussi bien que le peut un militaire qui est aussi raide que son sabre. Les représentants des bains exposèrent leur cas. Mais ici, vous auriez dû entendre mon mari faire le récit de l'entrevue; il imite à s'y méprendre le jargon de nos confédérés :

— Est-ce engore à nos ganons que che dois l'honneur de votre betite visite? demanda l'officier.

— Vous l'avez deviné, répondit le directeur des bains. Voici ce que nous venons de trouver dans la cour de l'hôpital. Et M. Pasche exhiba la rondelle de laiton.

— Et alorss?

— Nous venons vous prier, dit le docteur, de vouloir bien interrompre vos tirs pendant les heures où nos malades pauvres, que l'Etat nous envoie, prennent l'air sous les arbres de leur terrasse, pour hâter leur rétablissement.

— Notre artillerie a-t-elle gausé la mort de quelques-uns de vos malades, docteur?

— Il ne manquerait plus que ça!

— Avez-vous gonstaté des blessures dues à nos obus?

— Ce n'est pas la faute de vos projectiles si nous n'avons pas de blessés.

— Il n'y a donc ni morts ni mourants. C'est tout ce que che voulais savoir.

— Mais permettez-moi de vous faire remarquer qu'il pourrait y en avoir dans la suite.

— Soyez tranguilles, la Gonfédération indemnisera les familles, si cela est tout à fait nécessaire.

— Mais vous ne neus rassurez nullement, monsieur le colonel. Nos malades tiennent à leur peau plus qu'à l'argent de la Confédération.

— Engore une fois, monsieur le docteur, che vous déclare que nos prochectiles ne tuent personne. Et d'ailleurs, des citoyens bien nés devraient se sentir honorés d'être atteints au cours d'exercices propres à assurer la défense nationale. Il y a là une guestion de sagrifice patriotique qui vous échappe, monsieur le docteur.

— Oh! absolument.

— En ce cas, che ne vous retiens plus et che vous prie de vous souvenir que les forts n'ont d'ordre à recevoir que de Berne...

Là-dessus, le directeur et le médecin redescendirent à Lavey et les salves de Savatan reprirent de plus belle. Qui aura raison, des bains ou des canons? Mon mari ne se fait pas beaucoup d'illusions à ce sujet. Mais si, par leur faute, les forts amènent la disparition des bains, ils pourront se vanter d'avoir achevé d'empoisonner notre existence. V. F.

Lo Juï et lo Chrétien.

On Juï et on Chrétien l'étiont
Su lo boo d'on pouâi prâo prévond.
Lo Juï, qu'avâi bu on verro,
Fâ on plongeon dâo tonnerre
Et tchi dein l'ighie... Per bounheu,
C'étâi lo tsautein... La chaleu
Avâi pompâ lo liquido
Et lo pouâi l'irè quasi vuido...
Lo Chrétien, bon cameràdo,
Trace âo plie proutzo veladzo
Et rapportè tot eimpressâ
'Na corda por lo raguinda.
Ma vouâiquie l'Israëlite
Qu'avâi recordâ lo rite,
Que refusè de grimpa
Vu que c'étâi lo sabbat!
— Melebaugro! te n'ein vâo rein,
Fâ lo Chrétien,
Gros tatifou!... Grand bin tè fassè,
Vouaiquie la nè... quitto la plliace...

Lo leindéman, dè grand matin,
Ao pouâi s'aminè lo chrétien :
— Et coumeint vont lè z'affèrè ?
Se dit à noutron compére.
— La corda ! la corda ! m'n'ami !
Hurlè lo Juï afauti.
— Ruailâ-pî, m'ein fotto pas mau,
No sein demeindze, gros belau !

E.-C. Thou.

Un peu de bonne humeur, s. v. p.

Les affaires chôment ; chôment comme jamais encore elles n'ont chômé, au dire des commercants, au dire des cafetiers eux-mêmes.

Les fêtes et les réjouissances de toutes sortes abondent, surabondent ; et les clients ne leur manquent point.

Expliquez donc ça.

Mais, là n'est pas la question. Les choses d'argent finissent toujours par s'arranger. C'est affaire de répartition. Il y a un peu trop ici ; là, pas assez ; il suffit de faire la balance.

Il est un autre point où le mal est plus grave. Au régime que nous suivons, régime d'angoisse et de fièvre, régime « affariste » — pour user d'une expression nouvelle, aussi peu avenante que la chose, nouvelle aussi, qu'elle désigne — le plus précieux de nos biens, la bonne humeur, perd peu à peu ses droits.

Les hommes souriants — mais sérieusement souriants ; foin de ces sourires de surface — se font de plus en plus rares. On ne rencontre presque plus que des visages mornes, soucieux, renfrognés. Et c'est avec ces visages-là que l'on s'en va aux innombrables fêtes que nous inventons à tort et à travers, croyant nous donner l'illusion d'un bonheur que nous sentons nous échapper tous les jours. C'est notre faute s'il nous échappe, ce bonheur. Pourquoi notre faute ? Ce serait trop long à dire ici. D'ailleurs, nous le savons bien, le pourquoi ; mais nous n'avons pas le courage de nous l'avouer, ni la volonté d'agir autrement.

« Comment être de bonne humeur quand les soucis et les contrariétés nous talonnent ! » s'écrie-t-on ; « la bonne humeur est le reflet d'une vie heureuse ! » Erreur, à notre sens. La bonne humeur est moins le reflet du bonheur que l'un des facteurs essentiels de celui-ci.

La mauvaise humeur est aux soucis comme un verre grossissant ; l'œil clairvoyant de la bonne humeur les réduit à d'acceptables proportions.

La bonne humeur dissipe l'inquiétude, applanit les chemins, prévient les catastrophes. Elle est le plus sûr des conseillers ; elle ne laisse pas de regrets derrière elle, moins encore de remords. Il peut y avoir quelque malice dans la mauvaise humeur ; de la méchanceté, jamais.

Neuf fois sur dix, tout ce que l'on entreprend ou ce que l'on fait en état de bonne humeur est bien fait ; mauvais ouvrage que celui dont on s'acquitte en dispositions contraires.

Aux personnes qui, par leur ressentiment, par leur jalousie, par leur envie, par leurs exigences ou par quelque autre raison nous causent de l'ennui ou de la contrariété, opposons une inaltérable bonne humeur ; la victoire lui est assurée. Il n'est pas jusqu'aux maux qui ne lui cèdent ; la vieillesse, la mort même fléchissent et lui accordent une prolongation de crédit. Aux gens gais, les années ne comptent guère.

La bonne humeur est le condiment indispensable de tous les plaisirs ; sans elle, ni joie, ni bonheur véritables. Il faut la sauver du naufrage où risquent de l'entraîner les difficultés croissantes de la vie, conséquence de nos folles ambitions et des besoins toujours nouveaux que nous nous créons sans raisons.

L'appétit vient en mangeant, dit-on ; la bonne humeur vient aussi, quand on a la ferme résolution de lui sacrifier.

Et ne dites pas que ce sont là propos en l'air, séduisantes théories, qui s'évanouiront au brutal contact de la pratique, comme fumée au gré du vent. Essayez, et vous verrez ; le monde en sera bien plus agréable.

Un peu de bonne volonté et surtout de bonne humeur, s. v. p. J. M.

Maison de confiance.

M. R***, mercier retiré des affaires — il a tenu boutique dans le bon temps — aime beaucoup avoir du monde à dîner et, chaque fois, c'est occasion pour lui de mettre les petits plats dans les grands.

Il s'est accordé de superbes couverts en argenterie, qu'il est tout fier d'étaler aux yeux de ses convives.

Au dernier dîner de M. R***, un de ses invités s'extasie sur la beauté de ces couverts.

— N'est-ce pas, fait l'amphitryon, qu'ils sont beaux. Et puis, c'est du massif ; ils m'ont coûté assez cher. Nous en avons deux douzaines comme ça... ou du moins nous devons les avoir, car il y a longtemps que nous ne les avons pas comptés...

Puis, en homme qui soudain se rappelle :

— Eh ! ma foi, tenez,... depuis la dernière fois que vous avez dîné ici !...

Ouari[1] per ricotzet.

(Patois des Ormonts.)

La Dzaquemenette s'ètai maria avouè lo Christian, on bé dzoune Bernois, rodze per la face quemeint 'na griotte. S'amavont tant et tant, çaux dzouvenes, que la Dzaquemenette veyai fela si balles dzoutes[2] et s'n'homo sa grachausa colau, mîmameint que li dzeins desant au pouro Christian que dèvant coup[3] è portavè crânameint le rodze et ora la crouè blantze — la crouè de mariadze — et que l'ètai on bon Bernois, symbole de drapè fèdèra.

Lou dzors felavont avouè 'na couète della mètzance et lo poura mari perzai si forces et s'n'appétance..... quiet vola-vo, s'amavont tant et tant ! Ora, la fenna l'a z'u pouère : encore quaquié souïes[4], quaquié senannes et la poura saré vèva ! Tota sorèveria[5], va queri lo meidzè que baillze dau tre[6] paquiets :

— Quiète que 're cé ? fa la fenna.

— Deli pudres calmantes por le soladzi.

— Quemeint deit-te li preindre ?

— Na, na, ma poura, ne faut pas vos trompa ; li pudres sont por vos : lo Cristian ein'a prau faute.

La Dzaquemenette rétapave l'histoire à sa vesena et li demandavé :

— L'è tot paraî quemoudo, le medecin : l'è l'homo qu'i malado et la fenna que dei sè meidzi ! Hol Ala.

[1] Guéri — [2] joues — [3] auparavant — [4] quelque temps — [5] bouleversée — [6] deux ou trois, quelques.

L'huile d'iricin.

Une grosse dame de la campagne, rougeaude, suant et soufflant, entre l'autre jour chez un pharmacien de Lausanne et s'affale sur le premier siège venu.

— Mon té ti possible ! soupire-t-elle en s'épongeant les tempes avec un mouchoir rouge et jaune, tielle chaleur par ce Lausanne quand le soleil claire !... Est-ce que mossieu votre patron est là ?

— Non, matame, répond le commis avec un fort accent de Niederbipp ou de Biberbrücke, et en jetant un coup d'œil sur le café d'en face, il être pas positivement à la varmacie.

— J'aurais tant aimé à y parler. Enfin, pisqu'il n'y a pas moyen, dites-me voi, mossieu le commis, s'il y aurait possibilité d'avoir de cette huile d'iricin comme vous en avez donné à la Julie à l'assesseur de Fey, qu'on n'en sent ni le goût ni l'odeur ?

— C'être bien vacile.

— Eh bien, préparez-m'en voir deux bonnes onces... Mon té, que j'ai chaud !

— Je fous arrancherai une cholie brébaration ; en attentant, prenez cette verre de sirup d'orcheat bour fous ravraîchir.

— Bien aimable, monsieur le commis, ça n'est pas de refus.

Le jeune apothicaire s'éclipse dans l'arrière-boutique et reparaît au bout de quelques instants.

— Gomment le sirup fous blaisait-il, matame ?

— Il était ma foi bien bon et je vous remercie mille fois. Je puis bien attendre maintenant d'être à Fey pou boire deux ou trois tasses de café. Mais je n'ai plus beaucoup de temps pou prendre le train en Chauderon. Donnez-me voi cette huile, si vous plaît.

— Fous l'afez técha brise, matame.

— Pardonnez-moi, mossieu le commis, je n'ai rien pris du tout.

— Fous l'afez brise afec le sirup ; elle était mélanchée afec... Hi, hi, hi !

— Vous m'avez fait boire ces deux onces d'iricin !... T'enlève seulement pour un malhonnête d'Allemand !... Mais, c'est pas moi qui en avais faute, c'est mon homme !

V. F.

Inspiration patriotique.

Nous recevons la lettre et la pièce de vers que voici et dont on nous demande l'insertion. Le patriotisme a bien des faveurs cette année-ci ; oserait-on lui refuser quelque chose ?

* * *

Lausanne, mai 1903.

Mon cher *Conteur*,

Voici quelques strophes inédites, écrites en 1898 par un patriote du grand district (Aigle).

Bien qu'ils ne soient pas impeccables, ces vers, empreints du plus sincère patriotisme, ne te paraissent-ils pas dignes d'être relevés ? La mort n'a pas laissé à leur auteur le privilège et le bonheur de voir les fêtes du 14 avril 1903.

Je tiens ce morceau de l'un des meilleurs amis de l'auteur, à qui celui-ci l'avait confié en mourant. Je ne puis résister au désir de te l'adresser.

Ton ancien et fidèle abonné. N.

* * *

24 janvier 1898.

La voix du canon qui réveille
Les grands souvenirs d'autrefois,
Nous dit gravement à l'oreille :
« C'est ici le jour des Vaudois ! »
Car nous fêtons le centenaire
De la faveur dont le ciel a doté
Ce doux pays, ce fleuron de la terre,
En lui donnant la liberté !

Vaudois, l'amour de la patrie
D'un sang vermeil emplit ton cœur,
Car il s'y joint, précieux gages de vie,
L'indépendance, la paix, le bonheur.
De nos ayeux, le sol héréditaire
Comme en ce jour était tout de beauté,
Il y manquait pourtant cette lumière,
Qui resplendit avec la liberté.

Le lac murmurait à la plage
Le désir d'un si grand bonheur.
Davel n'en eut que le mirage
La Harpe en recueillit l'honneur.
Et sur un pied égalitaire
Notre canton, par la Suisse adopté,
Sous la républlque unitaire,
Connut enfin la Liberté.